

n'y rencontrerions nous pas ? Eux, qui pourraient être indépendants et maîtres chez eux dans leur propre pays !

Il est vrai qu'un mauvais système de culture n'est pas seul coupable, qu'il a eu pour aide, quand il a fallu forger les fers de ces malheureux exilés, l'ivrognerie, l'inconduite et la paresse, mais lui seul pouvait amener ce triste état de chose.

Confessons-le aujourd'hui, en toute sincérité : nous avons oublié que la terre s'affaiblit et se détériore, si on ne lui rend pas ce qu'on lui enlève, et nous l'avons traitée comme si elle ne dût jamais souffrir de sa libéralité et de sa prodigalité à notre égard.

Maintenant, si nous voulons toucher du doigt notre imprévoyance passée et comprendre la nécessité de travailler à réparer nos torts, en donnant à la terre tous nos soins, faisons une comparaison qui tombera sous les yeux des moins clairvoyants.

Un cultivateur possède un cheval d'une grande force, et capable d'un travail prolongé. Les qualités de cet animal sont telles, que son maître en est tout fier, et que ses voisins en sont presque jaloux. Dans sa joie, son propriétaire se promet d'en retirer d'importants avantages pour lui et sa famille ; il se hâte donc de mettre à profit sa force, son activité et sa docilité. Tous les jours, avant l'aurore, il l'emploie aux travaux des champs, il le condamne à traîner seul la charrette, dans une terre forte et difficile. Revenu des champs, il ne lui donne aucun repos, il l'attèle à une voiture légère, pour une promenade, ou à une charrette, pour lui faire transporter le grain au moulin, ou autre fardeau. Du côté du cultivateur, tout va bien, et il n'a qu'à se féliciter de posséder un tel animal ; mais son cheval n'a pas tant à se féliciter des procédés de son maître à son égard. Voilà quatre à cinq jours qu'il est employé aux travaux les plus rudes, et on a oublié de lui donner de la nourriture, ou on lui en a donné de si mauvaise qu'elle contribue plutôt à l'épuiser qu'à réparer ses forces. Aussi, le sixième jour, son maître s'aperçoit qu'il traîne les fardeaux avec difficulté, que son travail est plus lent, que son air est maladif ; mais aveuglé par le succès du passé, son maître attribue cette différence à un mauvais vouloir ; il s'emporte, frappe, jure, pousse la pauvre bête avec violence ; elle fait encore quelques pas en chancelant, pour aller s'abattre à quelque distance. Pauvre bête ! Elle était pourtant si précieuse ; que vaut-elle maintenant pour son maître, et quel est le coupable ?

Ce pauvre animal est bien notre sol !

Lui aussi a donné tout ce qu'il possédait ; il n'a rien reçu en retour, et le voilà épuisé, ruiné.

Cet homme, conseillé par un voisin sage et charitable, donne à son cheval des soins si empressés, qu'il parvient à le relever. à lui rendre peu à peu ses forces, son activité, et le remet dans son état primitif.

Représentation fidèle de ce qui est arrivé à nos champs et de ce qui arriverait certainement, si nous nous mettions à l'œuvre avec intelligence et bonne volonté.

Eh ! bien, à l'œuvre donc : étudions, observons et mettons à profit les bons exemples qui nous sont donnés, expérimentons les systèmes qui réussissent bien ailleurs.

Pensons-y sérieusement ; pour nous, canadiens-français, il nous est impossible de demeurer plus longtemps indifférents au progrès agricoles et étrangers à la science et à ses découvertes, en fait d'agriculture.

Que tous les cultivateurs consacrent, chaque semaine, quelques minutes à la lecture des journaux agricoles, qu'ils y cherchent des procédés nouveaux, les nouvelles inventions. Qu'ils se réunissent de temps à autre, pour conférer des besoins de leur localité, des efforts qu'ils doivent faire en commun pour décider les plus indifférents à suivre le progrès et à éloigner les causes de leur non-succès en agriculture.

Ne disons plus, nos pères ont bien vécu en cultivant de telle manière, faisons comme eux. Non, ne faisons pas comme eux, car nous avons les plus fortes raisons de ne pas les imiter. Eux avaient un sol vierge et plein de vigueur ; et quand ils nous l'ont passé, il était à moitié ruiné, grandement épuisé.

Dans un prochain article, nous démontrerons la possibilité, pour chaque cultivateur, de rendre à sa terre sa première fertilité, ensuite nous traiterons des différents sols et de leurs qualités.

N. A. L.

Carrière agricole.

Prudence dans le choix.

Le Domaine.

Dans beaucoup de cas, l'homme qui désire se consacrer à la carrière agricole, n'est guère tenté d'aller chercher au loin le domaine sur lequel il exercera son industrie : s'il ne se détermine pas pour la localité dans laquelle il est propriétaire, ou dans laquelle il est né, ses recherches n'embrasseront qu'un rayon peu étendu. Cependant on pourrait croire, qu'il existe une énorme différence entre les chances de succès que l'on peut se promettre dans une entreprise de ce genre, selon les circonstances de la localité dont on fera choix. Dans quel-

ques cantons, on pourra obtenir à 30 ou 40 piastres par arpent de prix d'achat, ou à 6 ou 7 francs de loyer, des terres naturellement aussi bonnes que celles qu'il faudrait payer ailleurs un prix cinq ou six fois plus élevé. On conçoit bien que cette différence peut en apporter une très-grande dans les résultats financiers de l'entreprise ; néanmoins cette considération a été fréquemment la source des mécomptes les plus graves, et elle a déjà donné lieu à des désastres agricoles très-nombreux. On a cru qu'il était presque impossible de ne pas parvenir à obtenir des produits à très-bas prix sur une terre dont la rente était aussi peu élevée, et trop souvent on a trouvé qu'en définitive les inconvénients attachés à une localité peu favorable, et les dépenses auxquelles il faut se livrer pour mettre en valeur un domaine jusque-là négligé, compensent et bien au-delà, dans le cas même où le sol est naturellement de bonne qualité, l'excédant de rente dont eût été chargé un terrain situé dans un canton où la culture est plus avancée. Cette observation s'applique spécialement à des terres déjà mises en culture où, à en juger par les apparences du sol, la modicité des récoltes qu'on en tire semble n'être due qu'à l'imperfection des procédés qu'on y emploie. Il est presque impossible à l'homme qui n'est pas familiarisé avec le genre de difficultés que l'on rencontre dans ces localités, et qui ne connaît que les terres de nos paroisses où l'agriculture est plus avancée, de ne pas se laisser entraîner aux illusions les plus complètes sur les résultats économiques de la culture dans ces sols de landes d'un travail si facile par la nature du terrain, et qui ne semblent différer des sols les plus fertiles que par une fertilité plus grande encore.

C'est surtout aux hommes qui désirent former une entreprise agricole en qualité de fermiers, que s'adressent les observations que je viens de présenter sur les sols de landes, et qui peuvent s'appliquer en partie à un grand nombre de défrichements de terrains d'autre nature, mais qui n'ont pas encore été soumis à la culture. Les entreprises de cette espèce conviennent bien rarement à un fermier, non-seulement parce qu'il pourra s'écouler un temps fort long avant que le terrain soit en pleine valeur, mais aussi parce qu'il est bien difficile d'apprécier d'avance les dépenses et le temps qu'exigera cette amélioration. Il peut en être autrement de l'homme qui, travaillant sur une propriété qui lui appartient, et avec des capitaux suffisants, est à peu près assuré de récupérer tôt ou tard les avances qu'ont exigées ses améliorations, pourvu que celles-ci aient été sagement calculées. Il est, d'ailleurs, une considération qui peut déterminer dans ce cas un propriétaire prévoyant, et qui est en-